

MARDI 13 MARS 2001

CULTURE



Philippe Morier-Genoud (Bouzin) et Patrick Pineau (Bois-d'Enghien), tous deux virtuoses dans «Un fil à la patte» au Théâtre de l'Odéon.

THEATRE. Deux mises en scène opposées de l'as du vaudeville.

Feydeau par les deux bouts

Un fil à la patte

De Georges Feydeau, m.s. Georges Lavaudant, Théâtre de l'Odéon (01 48 33 93 93), du mardi au samedi 20h, dimanche 15h, jusqu'au 7 avril, puis en tournée à Toulouse et Lyon.

Feydeau Terminus

D'après trois pièces de Georges Feydeau, m.s. Didier Bezace, Théâtre de la Commune (01 48 33 93 93) du mardi au samedi 20h30, dim. 16h.

Les Marx Brothers, Lubitsch, Kafka ou Ionesco: Georges Lavaudant a évoqué ceux-là – il aurait pu leur adjoindre Beckett – au moment de lancer ses acteurs dans cette phénoménale machine à jouer qu'est le théâtre de Feydeau. Le metteur en scène a ajouté: «Même la méchanceté, ici, doit être soulevée par l'allégresse.» Peut-être a-t-il aussi mentionné cette remarque impitoyable de Feydeau, expliquant à Lucien Guitry sa théorie des deux personnages principaux du répertoire comique: celui qui donne des coups de pied au derrière et celui qui les reçoit. Feydeau précisait: «Ce n'est jamais celui qui les donne qui fait rire, c'est celui qui les reçoit.»

Puis concluait, féroce: «Et vous, Lucien, vous ne pouvez pas les recevoir...»

Portes. A la toute fin du *Fil à la patte*, donné à l'Odéon, le personnage ridicule dénommé Bouzin, clerk de notaire et auteur à ses heures de médiocres chansons, se retrouve déshabillé dans l'escalier du peu héroïque héros, Bois-d'Enghien, qui lui a extorqué son froc, sous la menace d'un faux pistolet. Qui-pro-quo. C'est Bouzin que la police emmène. «Au poste! Au poste!» Et la victime de gémir *in petto*: «J'en appelle à la postérité.» «Au poste!»: dernier jeu sur les mots, dernière piroquette cavalant sur les sons. Disparition de l'acteur Philippe Morier-Genoud en chemise, aussi virtuose en cette éclipse mollets à l'air qu'en sa première apparition dans le salon de Lucette Gautier: au moment où, tout enfoncé, il a glissé sa carte de visite dans le somptueux bouquet offert par un autre à la demi-mondaine et chanteuse qu'un

«Même la méchanceté, ici, doit être soulevée par l'allégresse.»
Georges Lavaudant, metteur en scène

autre encore, son amant attiré, cherche en vain à plaquer à la veille de noces légales d'un meilleur standing. Chez nul autre as du vaudeville que Feydeau les portes importent autant. L'acte mécanique d'ouvrir et de fermer ces rectangles brusques et béants sur des arrière-plans qu'on subodore prend dans le décor délirant de Jean-Pierre Vergier une dimension d'absurdité aux lisières de la métaphysique. S'il se planque dans une armoire fantasmagorique bloquée de l'intérieur, dans la chambre-salon de sa future belle-mère, Bois-d'Enghien n'est pas seulement un lâche prenant la tangente, il incarne la

peur en soi, la trouille à elle seule. Le désir de disparaître quand c'en devient trop du déchainement fatal des événements. Déchainement, à moins qu'enchaînement. Dans l'écriture de Feydeau, dans son mouvement, dans sa musicalité railleuse, dans son art inouï des tête-à-queue

abrupts, coule, tout du long sous-jacente ou palpable, une folie, crue, drue, diaboliquement maîtrisée, canalisée, aiguillée. Terrifiante, presque. Et l'on éclate de rire.

Folie tardive. Au terme de son existence, Feydeau, atteint par la syphilis, finira pour de vrai sa vie bourré de calmants, style chloral et autre bromure. A coups de crise, il deviendra fou à se prendre pour le fils naturel de Napoléon III – ce qu'il était peut-être, puisque son père n'était pas son père. Fou à vouloir manger l'herbe des pelouses de son sanatorium de Rueil, lui qui avait été d'une intelligence si lucide sur la petitesse des humains en leurs comédies, leurs amours vraies ou feintes et leurs solitudes juxtaposées, inexorables.

Difficile d'imaginer plus seul que le veule Bois-d'Enghien, frimant tout autant chez sa maîtresse que chez sa promise, dans l'escalade de ses mensonges et faux-fuyants. Puis, au fond, son indifférence à tout. Clé de voûte du vaudeville, dans ce rôle marathon, Patrick Pineau, tour à tour explo-

trophes.» Le metteur en scène poursuit dans ses petites notes aux acteurs: «*Trop c'est trop. Pas assez ce n'est pas assez. L'exactitude de l'effet.*» La pesée du «jeu de mots». Sa vitesse, son impact, son déclenchement, les réactions ou non qu'il suscite, tout cela à la seconde près.»

Chronique des enfers. Cette affaire de tempo, vitale chez Feydeau, trouve une démonstration quasiment inverse dans le parti pris au demeurant intéressant, voire angoissant, de Didier Bezace, qui propose, lui, en son théâtre de la Commune, un montage de trois des fameuses pièces en un acte, noires et rosses sous le trait d'humour – *Léonie est en avance*, *Feu la mère de Madame* et *On purge Bébé* – de manière à composer une chronique des enfers de la conjugalité.

Le metteur en scène et adaptateur des trois actes d'une virtuelle même pièce a intitulé son bout à bout *Feydeau Terminus* en souvenir de l'établissement où Feydeau se réfugia lorsqu'il quitta son épouse. C'est Anouk Grinberg, telle qu'en sa fragilité vibrante et obstinée, qui incarne «la femme». Celle qui va accoucher dans l'heure qui suit. Celle qui fait échouer les plans de son commerçant de mari. Celle qui n'en peut mais de frustration, en savates et négligé à fleurs. Chacune de ses apparitions est un cadeau.

Elle imprime toutefois à l'ensemble une sorte de mélancolie diffuse qui déjoue, détourne les ressorts farcesques. Et les numéros désopilants de la servante, sous le déguisement d'Alexandre Aubry, voix à peine travestie, deviennent condiments d'un autre univers, sinon d'un film dont le décor domestique et pivotant, de la chambre au salon, finit par tourner tout seul. Vide. Mais pas à vide. Le manège des ménages. Juste bien triste ●

MATHILDE LA BARDONNIE